



La Conscience de l'Oppression du Corps Féminin dans *Les Saprophytes* de Noël Kouagou

TAKAO Mawaya

takawaya@gmail.com

Université de Kara, Togo

Résumé - L'article fait ressortir le rapport de force entre l'homme et la femme comme une préoccupation majeure du monde moderne. L'exploitation moderne du genre féminin africain a pris des accointances pernicieuses au point où le corps de la femme est devenu un geyser de plaisirs orgiaque. Bien que des actions soient menées en faveur de la parité genre entre femmes et hommes, la femme africaine offre une image hallucinée d'un être défiguré dont le corps est devenu un robot ayant pour unique tâche d'assouvir les libidos incontrôlées et les fantasmes les plus insoupçonnés des hommes aux esprits tordus. Loin de garantir la parité homme et femme, le monde moderne à travers la dominance de l'homme sur tous les plans, relègue la femme au statut de valet, d'objet de jouissance, en faisant de celle-ci, un orifice de jouissance, une nymphomane à la merci de la gent masculine, malgré les chantiers battus aujourd'hui, pour le respect des droits inaltérables des femmes. *Les Saprophytes* est une invitation à un humanisme moderne où la justice et le respect des droits de la femme serviront de levier pour la construction de la civilisation moderne. Pour y parvenir, nous nous appuyerons sur la théorie postcoloniale, l'intersectionnalité ainsi que celle déconstructiviste.

Mots-clés : féminisme; oppression ; phalocratie ; masochisme; postcolonialisme; déconstructiviste

Abstract - The article highlights the power relationship between men and women as a major concern of the modern world. The modern exploitation of the African female gender has taken on pernicious overtones to the extent that the female body has become a geyser of orgiastic pleasure. Although actions are being taken in favour of gender parity between women and men, the African woman offers a hallucinated image of a disfigured being whose body has become a robot having the sole task to quench the uncontrolled libidos and the most unsuspected fantasies of men with twisted minds. Far from guaranteeing parity between men and women, the modern world, through the dominance of men at all levels, relegates women to the status of valets, objects of enjoyment, making them an orifice of enjoyment, nymphomaniacs at the mercy of men, in spite of the battles fought today for the respect of women's inalienable rights. *Les Saprophytes* is an invitation to a modern humanism where justice and respect for human rights will serve as a lever for the construction of modern civilisation. To achieve this, we will draw on post-colonial and deconstructivist theory.

Keywords: feminism; oppression; phalocracy; masochism; postcolonialism

INTRODUCTION

La fiction romanesque africaine moderne offre une image plurielle de la femme africaine post-coloniale. Le corps de la femme devient source d'une thématique proluxe charriant une perception ondoyante. Il apparaît sous divers prismes en

l'occurrence, un corps esclave, un corps torturé, un corps sensuel ou maternel. De ce fait, la littérature francophone lève le tabou sur le corps de la femme noire où des travaux de Françoise Naudillon montrent comment le corps de la femme noire apparaît comme une grande machine à fantasme (Naudillon, F., 2005). L'écriture romanesque post-coloniale s'attèle à représenter un corps de la femme marginalisée qui rompt avec l'image de la femme idyllique, symbole de la renaissance africaine, voire allégorie de la race noire chez Senghor. Devenue uniquement que jouissance, métaphore de l'érotisme du corps, la femme se désincarne en objet de plaisir sexuel. Toutefois, les écrivains africains n'ont cessé stoïquement rendu compte de cette injustice à l'égard des plus faibles, en particulier la femme dont la marginalisation, la soumission et les violences subies ne cessent de se ramifier pour prendre des formes pernicieuses. Cette thématique a retenu l'attention de certains critiques comme : « Écriture du corps féminin dans la littérature de l'Afrique francophone : taxonomie, enjeux et défis » (2006) de Nathalie Étoke. La critique traite de la signification inscrite sur le corps de la femme, voire de la corporéité du sujet féminin. Aussi, Alioune Diaw tout en s'intéressant à la thématique de la femme, interroge les œuvres littéraires francophones de l'Afrique subsaharienne et du Maghreb pour saisir comment y est traité le corps de la femme, les différentes perceptions de ce corps et les idéologies qui les informent. Mais notre article loin d'être une reprise de la profanation du corps de la femme, offre une perception du corps de la femme vue de l'ailleurs. Le roman *Les Saprohytes* révèle la déchéance du genre féminin africain au travers la dégénérescence de son image de femme se rattachant à son rôle social qui longtemps méconnu a laissé libre cours à des préjugés et tabous prendre le contrôle sur elle ainsi que la représentation qu'elle se fait d'elle-même. Une telle projection du genre féminin dans l'imaginaire populaire en Afrique, inocule à l'homme un égo phallogratique, le hissant au rang des dieux, un masochiste dont la puissance se mesure à la limite des coïts et le corps de la femme, une corporéité de l'homme, un objet infini de plaisir. Cette profanation du corps de la femme se projette dans le roman, *Les Saprohytes*, à travers une représentation objet du corps féminin, devenu une exhibition excessive et vulgaire de l'acte sexuel et des viols. Le corps de la femme africaine devient ainsi, un objet exotique emprunt au préjugé racial. Se servant d'un langage cru, la représentation de la femme donne au texte romanesque, une obscénité effrayante. Comment le corps de la femme africaine est-il représenté dans l'œuvre *Les Saprohytes* ? Mieux encore, comment le corps de la femme africaine est-il représenté ailleurs ? A l'heure où les questions de parité et de représentation féminines occupent le devant de la scène politique et sociale, comment l'image de la femme africaine est-elle perçue dans l'imaginaire de l'ailleurs ? Quelle figure de la femme offre la fiction littéraire romanesque africaine vue de l'extérieur ?



Pour répondre à cette préoccupation, l'analyse s'appuiera sur la théorie postcolonialiste définie par Jean-Marc Mourra comme : « [...] toutes les stratégies d'écritures déjouant la vision coloniale, y compris durant la période de la colonisation. » (2007 : 106). A cette théorie, s'adjoint celle théorisée par Jacques Derrida et Kimberlé Crenshaw.

Notre analyse va montrer en quoi le corps de la femme est-il conflictuel dans un premier temps puis comment l'écriture participe-t-elle à déconstruire les archétypes condescendants de l'image de la femme africaine dans l'imaginaire collectif.

1. Le corps féminin conflictuel

Le corps de la femme noire occupe une place privilégiée dans les thématiques littéraires surtout avec la montée des luttes, ces dernières années pour la parité des genres. Marie-France René dont le travail privilégie la thématique du corps de la femme, se propose dans son Mémoire de Master intitulé : « L'Évolution des représentations du corps féminin et de la femme en milieu urbain africain » en (2004), de montrer chronologiquement la représentation du corps féminin et de la femme en milieu urbain. Tout Comme elle, les travaux de Alioune Diaw dans son article : « De la célébration à la profanation : le corps féminin dans la littérature africaine francophone », (2018) dévoile les différentes perceptions littéraires, les idéologies, ainsi que les mots pour dire les transformations corporelles, thématissant le corps de la femme africaine. Il est donc à la fois objet et sujet des discours littéraires. Bien que la lutte soit mondiale, le corps de la femme africaine dans sa représentation textuelle demeure tributaire du racisme, des fantasmes, des aliénations voire des obscénités extrêmes. Loin de se soustraire à des tabous séculiers dont le corps de la femme est prisonnier, l'écriture est révélatrice de cette marginalisation, témoin du discours obscène voire pornographique.

1.1. Le corps de la femme symbole de la médiation

Le corps de la femme africaine moderne est un terrain conflictuel porteur d'un ensemble de revendications postcoloniales. Ce corps est donc considéré comme l'arbre qui cache la forêt. Il constitue un lieu de pouvoir pour les différents modes de représentation. C'est la raison pour laquelle, il est transformé en terrain discursif, lieu des revendications sociales et politiques exprimées, symbole de la médiation conflictuelle.

La marginalité du corps de la femme noire, la profanation de son corps devient le symbole de lutte de tous les marginaux. La domination et la subordination du corps de la femme à celui de l'homme où se joue le culte de la différence, trouve



son fondement dans les pratiques marginales. La théorie postcoloniale soulignant la spécificité de l'environnement sociohistorique sur le devenir ou l'identité, se présente comme un terreau fertile pouvant cerner la représentation du corps de la femme d'autant plus que cette théorie se veut à la fois critique, historique et théorique, ouvrant un dialogue avec les disciplines des sciences sociales.

Alors, la représentation du corps de la femme dans l'imaginaire masculin en Afrique tout comme dans le discours traditionnel apparaît comme un sous-produit de l'homme, un être inférieur, une machine à fantasme et à la reproduction des enfants laissée à la merci de l'homme. A ce titre, elle est soumise à l'homme et n'a d'utilité que la satisfaction qu'elle lui procure. Dans le discours traditionnel, la femme est la propriété de l'homme et ne vit que pour lui. Elle ne sert pas à grand-chose et est considérée moins qu'un homme. La société traditionnelle a une image réductrice de la femme. Tout son être se focalise à la production des enfants. C'est une machine à reproduction. Se marier et faire des enfants est le statut conféré à la femme dans la sphère traditionnelle tel que le stipule Tchéta en s'appropriant l'image que se font les hommes du genre féminin dans la stratification de la société traditionnelle en l'occurrence, la conception de la femme par son oncle M'po :

Il m'avait dit qu'il avait besoin coûte que coûte d'un héritier pour perpétuer le nom de notre famille. L'année qui a suivi, il m'apprenait de nouveau que sa femme venait d'enfanter d'une fille. Non content de me montrer sa déception, il m'a demandé de lui donner un coup de main afin qu'il puisse lui faire la layette. Cela m'a mise hors de moi. De plus, il m'a annoncé quelques mois plus tard que sa femme ne mettait au monde que des filles et il avait pris une seconde épouse qui était enceinte. Je n'ai vraiment pas compris sa situation et ce qu'il poursuivait dans la vie. J'ai vraiment eu l'impression que les filles ne valaient rien, comme si elles ne pouvaient hériter. Il voulait à tout prix un garçon avec l'argument que les filles ne valent pas grand-chose et qu'elles se marient un jour et quittent la maison. (Kouagou, 2012 : 100)

La femme n'est bonne que pour les enfants. Comme toute femme, elle quittera la maison de son père pour aller ailleurs et à ce titre, elle est considérée comme une étrangère qui ne peut hériter. On la prive de son droit d'héritage en la condamnant à "pondre" des enfants car une femme est faite pour les enfants. De cette réduction, se décline une image d'un être puéril, immature, imparfait, voire un être dévalué, un sous-produit, une marchandise à la merci de l'homme. Une telle stratification est épaulée par la structure patriarcale en vertu de l'inégal rapport homme et femme que prône la société traditionnelle. Cette inégale répartition entre les couches sociales va être maintenue et structurée par la colonisation dont le legs va exacerber l'infériorité de la femme noire dans sa lutte quotidienne à s'affranchir des stéréotypes, des préjugés et du machisme masculin.



C'est contre tous ces carcans d'hégémonie que la lutte féminine à travers la figure de Tchéta personnage principal dans le roman *Saprophyte*, prend la forme d'une médiation pour réparer l'inégale représentation entre l'homme et la femme. La théorie du postcolonialisme représente la femme comme un genre minoritaire non pas du point de vue de leur nombre mais du point de vue de la marginalité. Le corps de la femme devient le lieu de revendication des minorités. C'est un lieu où toute forme de vie est dominée par le centre que représente les hommes, qui affectent, infléchissent, modifient, perturbent durablement la vie des femmes. L'hégémonie des hommes à tous les niveaux a imprimé un impérialisme condescendant que la femme cherche à renverser par des actions postcolonialistes.

Ainsi, la domination phallogratique érigée en valeur culturelle et pensée à travers le prisme des discours dominants comme le dévoile dans *les Saprophytes* de Kouagou Noël, rythme la vie des femmes. Cette chosification de la femme déconstruit l'héroïne. C'est pourquoi son désir de partir ailleurs tranche avec les sordides considérations dont elle est victime. Ce départ non seulement donne à Tchéta la possibilité de se sentir utile, d'être considérée, mais également de transcender l'image de la femme par sa transformation de l'ailleurs qui sera en porte à faux avec les stéréotypes dégradants de la femme dans l'imaginaire populaire en Afrique.

Dès lors, le corps de la femme africaine dévoile son autodétermination, un corps marchandé, un corps vendu, un corps violé. C'est pourquoi le corps de Tchéta se présente comme un terrain propice de conflits, de tension, de résistance face à l'oppression de la femme. Pour résister face à son anéantissement par la gent masculine, son corps servira de bouclier à toute situation selon les conseils de sa mère qui laisse en suspens ses intentions réelles, celles qui exhortent sa fille à la débauche aux pires des cas pour s'affirmer voire survivre :

Quand tu seras là-bas, fais tout ton possible pour économiser. Il faut travailler dur. Si tu ne sais pas d'où tu viens, il faut au moins savoir où tu vas. Même s'il faut ramasser les excréments des gens, même s'il faut devenir une vidangeuse de WC, fais-le et après tu iras te laver proprement. Personne ne saura que c'est ce que tu exerces comme métier et ton argent ne sentira pas les excréments. Même s'il faut vendre ton...avait-elle ajouté (Kouagou, 2012 : 22)

Le corps de la femme dans son expression la plus déchirante, n'est guère un bonheur pour elle, mais une sorte de reconnaissance de son existence, une sorte de survie pour ne pas sombrer dans le chaos. Puisque la femme, de par son statut est discriminée, que ce soit dans l'imaginaire traditionnel ou dans la société post-coloniale. Le roman, *Les Saprophytes* rend compte de l'injustice des relations entre l'homme et la femme, la parole marginalisée, les mutilations, le non être ou la déshumanisation de la femme. La femme africaine, en dépit des efforts consentis pour infléchir la conception traditionaliste de son statut, bien que des avancées

significatives soient enregistrées, elle demeure encore sujet de multiples considérations abjectes, parce que son statut, son identité d'un être libre et sujet de droits est toujours empreint de préjugés, l'obligeant toujours à une situation conflictuelle et au compromis nécessitant sa médiation pour ainsi projeter une image minorant aux prises avec le genre masculin dont la domination est sans équivoque.

Si la conception traditionnaliste de la femme africaine (où elle n'était faite que pour la soumission, l'obéissance et l'enfantement) cède la place à une revalorisation de celle-ci, dans la société africaine moderne, des stéréotypes et des tabous à son égard peinent à lui reconnaître son identité réelle, du coup, l'image de la femme en Afrique se disperse dans une identité double : négative et positive, c'est pourquoi dans le roman *Les Saprophytes*, le personnage Tchéta entreprit d'immigrer à l'étranger afin de se conférer le statut d'évolué qui lui donnerait autant de pouvoir et de considération dont jouissent les hommes de sa société aux rangs desquels, on retrouve des incapables, des irresponsables mais du seul fait qu'ils soient des hommes, méritent une considération plus importante que celle des femmes dont le sacrifice est inégalé. D'ailleurs les propos de Tchéta confortent ses relents phallocratiques :

Ce fut la même réaction de la part de l'oncle N'takpè quand je le rencontrai par hasard. Celui-ci s'offusqua quand je lui expliquai que je n'avais pas encore d'enfant et que l'heure n'avait pas encore sonné. Il me demanda ce que j'attendais. Lorsque je lui expliquai que je n'en avais pas encore les moyens, il s'horripila et me dit que j'étais une femme et que je n'avais pas besoin de me faire de telles idées. Pour lui, il fallait simplement que je trouve un mari qui s'occuperait du reste. Cette façon simpliste de compter sur autrui me dérange et me révolte aujourd'hui. C'est justement cette philosophie de la vie qui m'a conduite à la situation dans laquelle je me trouve aujourd'hui, seule dans ma chambre, seule à souffrir, seule à réfléchir, seule sur mon lit où je mourrai peut-être, seule. (Kouagou, 2012 : 104-105)

La révolte de Tchéta face à l'abjection de la femme dénote du féminisme où la théorie du postcolonialisme offre un prisme permettant de comprendre la violence, la discrimination et l'exclusion que subissent les femmes, montrant de profonds clivages qui parcourent la société moderne africaine. Les œuvres littéraires africaines modernes continuent à offrir un microcosme aux personnages diversifiés mais concédant la dominance du personnage masculin au détriment de celui féminin. Le personnage féminin dans l'imaginaire créatrice, se déploie comme un personnage soumis, mésestimé, dénudé de toute considération, faisant resurgir la survivance traditionnaliste de la conception patriarcale de la femme.

Malheureusement, pour échapper à cette misogynie, nombre d'Africaines explorent la migration pour parer à toutes ces flétrissures.

1.2. *L'image de la femme africaine vue de l'ailleurs*

La théorie postcoloniale intègre dans ses grilles d'analyse, le problème d'exil, d'altérité, de migration. Le cas de Tchéta, personnage et narrateur de l'œuvre *Les Saprophytes*, offre un cadre propice à l'analyse postcoloniale, du point de vue du regard de l'ailleurs. Au lendemain de la décolonisation, le postcolonialisme va offrir un cadre pour comprendre l'égaré des nouveaux États-nations, leurs expériences des formes spécifiques de violence, d'exclusion et surtout leurs statuts d'immigrés exacerbés par de profonds clivages racistes. L'immigration de Tchéta en Arabie Saoudite va se présenter comme un leurre aux pesanteurs socioculturels sur le genre en Afrique. A travers cette théorie, l'on découvre la métamorphose de l'image de la femme africaine, à travers le regard de l'ailleurs. Dans sa quête identitaire, Tchéta recherche une autonomie économique et un réel pouvoir pouvant la hisser au statut d'un alter ego avec les hommes. Mais une femme africaine, quoi de plus exotique, est considérée non pas pour le travail qu'elle effectue, ce travail de subalterne, mais un objet de désir, un animal de satisfaction, une machine à expérimenter, surtout que le racisme, la xénophobie est un terreau fertile en terre d'immigrée quand il s'agit surtout des Africains comme le dit bien l'anthropologue Jean-Loup Amselle, en dépouillant le sens marxiste du subalterne : « Le subalterne n'est plus perçu au prisme d'une structure de classe mais surtout comme une entité close, comme un objet essentiel [...], un effet de relation, de pouvoir exprimé de différentes manières : linguistique, économique, sociale, et culturelle » (2008 :62). Si le sujet africain est un sujet jouissant de toute son autonomie comme le stipule le théoricien du postcolonialisme Achille Mbembe :

La réalité sociale en Afrique sub-saharienne est un ensemble de pratiques socialement produites, matériellement codifiées et symboliquement objectivées. Ces pratiques ne sont pas seulement discursives ou langagières, même si l'on sait par ailleurs que l'expérience existentielle du monde est, ici comme ailleurs, symboliquement structurée par le langage. La constitution du soi africain comme sujet réflexif passe aussi par le faire, le voir, l'ouïr, le goûter, le sentir, le désir et le toucher. Aux yeux de tous ceux qui sont impliqués dans la production de ce soi et de ce sujet, ces pratiques constituent -elles-mêmes ce que l'on pourrait appeler des expressions humaines significatives. [...]. C'est ce qui nous autorise à dire du sujet africain qu'il est comme n'importe quel sujet humain : il est producteur d'actes significatifs. Il va de soi que ces expressions humaines significatives ne font pas nécessairement sens pour tous, de la même façon (2000 : 16-17),

Il ressort que la femme africaine demeure incontestablement un sujet d'autonomie que rien ne devrait soustraire. Biologiquement, elle est l'alter ego de l'homme. Mais du fait qu'elle soit une immigrée, c'est-à-dire une subalterne venant d'ailleurs, ne parlant ni l'arabe ni l'anglais, elle est à ce titre doublement étrangère car elle devrait apprendre à renoncer à elle-même, à tout ce qui la définissait et maintenant, revêtir une nouvelle vie à entendre le narrateur :



Il fallait s'adapter au mouvement du développement rapide, à la façon de réfléchir, accepter les mutations et les transformations qui allaient s'opérer en elle, apprendre les us et coutumes du pays où elle trouverait son bonheur. Partir, signifiait accepter sa nouvelle vie et ses implications, accepter de perdre une partie de soi pour en recevoir une autre. Et le champ d'apprentissage se découvrait vaste et pénible. Ce temps était tout à fait normal pour toute personne se trouvant pour la première fois dans un milieu étranger (Kouagou, 2012 : 44)

Dès l'instant que Tchéta a franchi la porte de Dubaï, débuta le renoncement à son identité, à tout ce qu'elle tenait comme valeur. Ce renoncement à soi, l'a conduite à se défigurer et à se dissiper en se compromettant dans le tourbillon évanescent de la suffisance, du luxe moderne de Dubaï. Elle qui croyait échapper à la mésestimation, se désillusionne à la découverte du racisme, de la xénophobie par des comportements dégradants dont elle fait l'objet. L'anéantissement et la déjection sont au rendez-vous tel que l'illustre ces propos des Dubaïotes : « Toi jeune négresse, c'est comme ça que ça se passe chez toi ! » (Kouagou, 2012 : 46). De plus, Tchéta pour toute visite dans un magasin Dubaïote, fait l'objet de fouille minutieuse jusque dans ses parties intimes montrant à quel point elle était stigmatisée car les vigiles s'acharnaient sur sa personne quand bien même, elle ne fut jamais seule à y entrer, en témoigne le narrateur : « Suite à ces événements, elle voulut savoir quels étaient les motifs qui l'avaient conduite à cette situation. Elle n'avait pas été la seule à entrer dans ces boutiques. Même en essayant de refouler la question de la couleur de sa peau, quelque chose lui disait que cela pouvait être la raison. C'est la vie, pensa-t-elle » (Kouagou, 2012 : 51)

A toutes ces attitudes dégradantes, Tchéta s'agrippa mais elle ne peut résister à la déchéance de son identité, à sa déconstruction. Parce qu'elle est une fille noire, elle ne mérite pas le respect et la décence. Elle est traitée en être inférieur. Son rejet traditionnel de la conception patriarcale de la femme en Afrique resurgit par la hantise d'une image de la femme surtout africaine en Arabie Saoudite comme un être inférieur, une immondice, corsée par le mépris et l'exploitation. La théorie de l'intersectionnalité explicite d'avantage la discrimination subie par Tchéta. Le concept a été proposé par Crenshaw en 1989, afin de cerner la variété des interactions des rapports de genres et de race. Il est introduit depuis quelques années dans la littérature féministe en anglais. Kimberlé Crenshaw a montré comment l'intersectionnalité politique des rapports de domination est un instrument de domination lui-même qui empêche ou affaiblit le discours contre le racisme ou le sexisme (1989). En effet, l'intersectionnalité des rapports de pouvoir dans le roman du corpus, crée une tension, un conflit entre le personnage Tchéta et ses employeurs qui, au nom de la domination de la race, la marginalisent. A son arrivée à Dubaï, Tchéta a été placée chez Monsieur Habib comme femme de ménage, elle n'a jamais été adoptée comme un sujet de droit, mais une bannie, une impure, une indignité à cause de son appartenance religieuse et raciale. Si Tchéta du point de vue racial et religieux ne pouvait être



intégrée dans sa nouvelle maison, paradoxalement, elle pouvait satisfaire la libido de monsieur Habib, une fois la nuit tombée, sans être une impure tel que le révèle ce passage : « Madame Habib était vilaine, potelée avec des joues bouffies, presque paralysée et bonne à rien, si ce n'était maltraiter Tchéta depuis qu'elle a remarqué que son mari la harcelait la nuit. Considérée comme impure et n'ayant pas le droit de toucher à certains objets de piété, car elle n'était pas musulmane. Tchéta était pourtant, la nuit tombée, une pure que le mari traquait » (Kouagou, 2012 : 48). Certes, l'immigrée africaine de par sa couleur et son genre n'est qu'un être de seconde zone, une femme qu'on peut exploiter, utiliser et une fois sa sève extirpée, la rejeter comme un déchet d'un produit fini. Le personnage Tchéta est doublement victime. Elle est victime de la domination masculine mais aussi de la domination raciale, parce qu'elle est une femme de couleur. Elle subit le privilège lié à la "blanchité" comme le dit sans détour Lorde : « parce que les femmes blanches ignorent les privilèges inhérents à la blanchité et définissent le terme femme selon leur propre expérience, les femmes de couleur deviennent secondaires, elles dont l'expérience et la tradition sont trop étrangères pour être comprises » (1984 :117) La prise en compte des questions de race et du racisme doit changer le visage du féminisme pour la libération de la femme en général. L'analyse intersectionnelle trouve un écho favorable sur le plan théorique par les théories postmodernes, postcoloniales ainsi que les théories antiracistes. Si dans son rêve, l'héroïne pensait être à l'abri de la marginalisation en entreprenant son voyage, l'immigration n'a jamais été une solution fondamentale. Il enfante pour les immigrés, pleurs, déchirement, et rejet. L'immigration à la recherche du mieux-être, ou de son affranchissement se présente comme une grossesse, en paraphrasant Denise Coussy, qui dure toute la vie, une attente perpétuelle, un fardeau constant, un sentiment de ne jamais se sentir bien. Le désir ardent de se donner une nouvelle identité, à l'instar du personnage Tchéta, qui consiste à revendiquer des droits égaux à ceux de l'homme, l'incite à la quête de l'exil, afin de se donner les moyens qui imposent respect et considération. Si le féminisme de Tchéta, personnage central de Noël Kouagou trouve les moyens de sa lutte à travers l'immigration psychologique ou répulsive, qui « incite l'être humain ou le migrant à quitter définitivement ou temporairement son pays d'origine et qui sont par exemple, la disette, la misère (matérielle ou morale), le manque d'emploi, les persécutions politiques [...], religieuses, raciales » (Zakaria, 2007 : 3), par contre, elle s'embarque dans ce que Honorine Nagou dans son roman *Féminin interdit* (2007) récuse : la prostitution. Elle est un couteau à double tranchant. La preuve en est que l'héroïne à travers son expression corporelle, a fini par dévoiler une symbolique de son corps qui dépasse son propre entendement comme le clarifie bien les propos de Geiselnehmer, Directeur de l'hôtel où elle travaille, rapporté par le narrateur :

Quelques mois après ses débuts à l'hôtel, Tchéta commença à avoir des problèmes avec son chef, qui avait remarqué qu'elle était une fille aux meurs légères, acceptant un jour les avances d'un collègue et le lendemain d'un autre, un comportement pourtant clairement interdit. Elle semait la zizanie parmi les employés et créait une atmosphère de travail malsaine. (Kouagou, 2012 :49)

Dès lors, Tchéta va se lancer dans la recherche de l'argent par tous les moyens lorsque, son travail sensé lui procurer le nécessaire est en défaillance parce que son niveau d'étude est en deçà du minimum exigé mais aussi l'exploitation des immigrés, surtout de couleur, est une aubaine pour la machine capitaliste. Encouragée sur ce chemin de non-retour par sa propre mère, elle trouve un semblant de considération, lorsqu'elle devient la bouée de sauvetage de sa famille, responsabilité qui incombe aux hommes dans une société patriarcale. Son enlèvement dans la prostitution, le flétrissement de son corps, la violence destructrice imposée à son corps ne laissent indifférent le lecteur.

D'ailleurs, la violence que subit Tchéta qui finira par l'emporter, relève des rapports sociaux entre hommes et femmes mais aussi entre Blanc et Noir. En effet, la déchéance psychologique et l'ivresse orgiaque au quotidien, auxquelles se livre le personnage à son corps défendant, a métamorphosé cette dernière en une nymphomane dont le seul souci est de se sacrifier en victime expiatoire pour le salut matériel de sa famille, à écouter le narrateur :

Parfois elle recevait des gens toute la nuit et dormait très peu, deux heures ou deux heures trente tout au plus. Elle recevait deux, quatre ou neuf personnes par nuit ou pendant le jour selon, ses horaires à l'hôtel. Parfois, elle se sentait épuisée, son entrejambe lui faisait mal, mais elle se laissait faire, elle avait besoin d'argent pour sa famille, pour ses projets de construction. Certaines fois, il lui arrivait de s'endormir profondément au cours de l'acte sexuel, ce qui permettait souvent à certains pervers de repasser sans payer pour cette fois-là (Kouagou, 2012 : 59)

Cette violence qu'elle subit, l'émiette, car la pression au travail est aussi forte, ne jouissant pas du fruit de son travail physique, elle croit trouver une solution alternative en se vendant, là aussi, elle est complètement vampirisée par des sado masochistes qui se jouent d'elle en la traînant inéluctablement vers le chaos final par des actes orgiaques qui dépassent l'entendement humain, un abêtissement d'autre temps lorsqu'on pense à toute cette souffrance, à la déchirure, voire au viol et à la dépossession de son corps de femme au point d'être totalement dévasté dont le seul réconfort est la confiance à son amie Germaine :

Pendant mes vacances avec Van Dulz, j'ai vécu des choses horribles, tu peux me croire. Dans sa maison vit une femme d'une quarantaine d'années qu'il m'a présentée comme sa domestique. Il lui a demandé de s'occuper de moi et il est parti sans me dire où il allait ni quand il allait rentrer. A son retour trois heures plus tard, éméché et puant d'alcool, il est rentré dans la chambre où je dormais, a verrouillé la porte et d'un air méchant, m'a ordonné de me déshabiller. Puis il m'a passé des menottes aux mains et aux pieds et m'a attachée aux montants du lit. Et ç'a été le début de mon calvaire, qui a duré toute la soirée et toute la nuit. D'une armoire, il a sorti des appareils de toutes sortes qu'il a déposés sur le lit. Sans préliminaires et sans porter le préservatif, il m'a pénétrée profondément avec une telle violence que



j'ai cru qu'il m'arrachait les entrailles. Puisque je n'étais pas prête, je sentais des brûlures et je ne faisais que crier. Je lui ai demandé de me libérer et de me caresser d'abord, le monstre n'a pas du tout répondu. (Kouagou, 2012 : 68)

Nul doute la vie se rétrécit à la perception de la douleur de Tchéta et la mort qui n'est que le non-vivant vaut mieux que la vie de merde, d'un non viable beaucoup plus hideux et horrible que mène l'héroïne et qui expulse la vie en elle. Pire, des scènes insoutenables se défilent, lorsque son bourreau, non satisfait des souffrances qu'il lui inflige, introduit son phallus artificiel à l'intérieur d'elle, pour montrer à quel point sa vie à lui était supérieure à celle d'une femme africaine :

Après qu'il ait éjaculé, je croyais que c'était terminé, mais il m'a dit que ce n'était que le début. Il a pris un appareil avec au bout une chose en forme de phallus ; plus gros que deux poings réunis. C'était la première fois que je voyais ça. Il a appuyé sur un bouton et la chose a commencé à vibrer terriblement. Je te jure, Germaine, ce ne sont pas les petits vibrateurs que j'ai à la maison ! Il l'a ensuite enfoncé dans mon orifice vaginal en faisant des mouvements de va-et-vient. Je sentais l'appareil toucher mon col de l'utérus et me remuer tout le corps. Comme je criais et me tordais de douleur, il riait et me demandait si c'était agréable. Il jouait avec ces appareils et, lorsqu'il avait une érection, il les abandonnait pour me sodomiser. Ce scénario s'est répété chaque jour deux à trois fois. (Kouagou, 2012 : 68-69)

Le continuum de toutes les souffrances subies découle du corps de l'héroïne et s'articule dans des schèmes de domination qu'elle soit masculine, raciale ou genrée. Le corps de la femme devient un champ où s'exprime la résistance aux oppressions patriarcales. La sexualité débridée du personnage principal, sa prostitution relève d'un féminisme abject. Mathieu Dubost dans *La tentation pornographique* pense qu' : « On ne saurait d'ailleurs nier que le corps constitue un support privilégié du langage et de la relation à autrui. En lui, se joue une expression fondamentale et riche d'implications, c'est pourquoi (...) un corps n'est et ne peut être neutre » (2006 :5)

Ainsi, le parcours de Tchéta révèle l'enfermement de la femme dans un processus de subordination et de conditionnement psychique et social qui président à la production d'individus sexués.

En effet, si le féminisme de l'héroïne a été pour elle handicapant, Honorine Nagou déjà en 2007 dans son roman *Féminin interdit* attirait l'attention de la gent féminine sur la prostitution, qui loin d'assurer son épanouissement total les exposait en compromettant leur lutte. Son roman va proposer une nouvelle identité de la femme africaine. Cette nouvelle identité va s'incarner dans le postcolonialisme subvertissant plus en avant, les polarisations entre hommes/femmes ; masculin /féminin ; hétérosexuel/homosexuel ; actif/passif voire entre nature et culture.

2. La déconstruction de la domination masculine

La déconstruction de la domination masculine à travers l'esthétique de la brisure dans l'œuvre, participe à la déchéance de la toute-puissance de l'hégémonie de l'homme dans la sphère patriarcale en Afrique comme partout ailleurs et en particulier la démystification de la figure du mâle dominant en général.

2.1. *La déconstruction de la domination de la femme par l'homme*

La déconstruction au sens étymologique signifie l'action de défaire, de démonter. A l'origine, la déconstruction est née de la théorie déconstructiviste. La déconstruction est un mouvement dont le philosophe français Jacques Derrida a été la figure de proue, mais qui recouvre en réalité davantage une kyrielle de penseurs, dont se revendiquent entre autres Jean-Luc Nancy, Philippe Lacoue-Labarthe et Bernard Stiegler. En se référant à l'article : « *La question postcoloniale au risque de la déconstruction. Spivak et la condition des femmes* », (Fred Poché, 2019), il en ressort que depuis Edouard W. Said, le travail sur le rapport entre le discours et la projection idéologique, a éclairé la situation postcoloniale et a favorisé la recherche nécessaire touchant la question de l'altérité.

Toutefois, son article montre que le travail de Gayatri Chakravorty Spivak revisite l'histoire indienne sur la condition féminine. Aussi montre-t-il comment la littérature revisite l'histoire des indépendances selon le regard postcolonialiste en se focalisant sur la place des femmes les plus défavorisées et les conditions de leur prise de parole. Une telle analyse favorise un décentrement sur la perception de l'altérité et augure une nouvelle identité du féminisme face à la question des marginaux. A la suite des analyses de Jacques Derrida et Edouard W. Said, la théorie déconstructiviste favorise la perception singulière et le mode de vie des femmes, voire des marginaux à travers des éléments théoriques féconds. Si le concept « déconstruction » ne se réfère pas à une méthode, il sert tout de même à déconstruire, à démolir voire à démonter le discours de la domination des hommes sur les femmes ou le discours impérial, colonial qui s'énonce comme une construction structurelle.

Ainsi, la déconstruction dans *Les Saprohytes* tel que le titre l'exprime, souligne la désinvolture de l'homme à tirer profit de la femme, en la maintenant sous le joug colonial. Noël Kouagou en se focalisant sur la condition de la femme à travers le personnage de Tchéta, montre bien que celle-ci reste réfractrice à la soumission de la tradition patriarcale où la femme n'a d'avenir que la reproduction et le foyer. Tchéta va résister à toutes ces chaînes pour embrasser le chemin de l'immigration, afin de prouver à tous que le rôle de la femme ne saurait se limiter aux fonctions primaires de la reproduction et à l'assistance indéterminée, faisant passer l'homme pour le maître de celle-ci. Tout ce qui semble préoccuper



l'homme africain, c'est la procréation, le reste Dieu pourvoira. C'est une telle attitude qui offusque Tchéta à résister à tous ces carcans de pesanteurs, favorisant le maintien de la femme dans la servitude. D'ailleurs, c'est cette assistance congénitale à l'Afrique et surtout à la femme qui prédispose les Africains à l'esclavage, à la soumission, voire à une dépendance préjudiciable ontologiquement du Noir enclin à une mendicité déguisée sous le vocable de la solidarité que rejette l'héroïne :

Lorsque je suis rentrée il y a de cela deux ans, la tante M'bèbè est passée me rendre visite. Après les salutations d'usage, elle m'a posé des questions concernant ma situation familiale. Elle trouvait que c'était vraiment mauvais, ce que je faisais, disait que la mort n'annonçait pas sa venue avant de nous visiter et qu'il fallait vite faire un enfant [...]. Ce fut la même réaction de la part de l'oncle N'takpè quand je le rencontrai par hasard. Celui-ci s'offusqua quand je lui expliquai que je n'avais pas encore d'enfant et que l'heure n'avait pas encore sonné. Il me demanda ce que j'attendais. Lorsque je lui expliquai que je n'avais pas encore les moyens, il s'horripila et me dit que j'étais une femme et que je n'avais pas besoin de me faire de telles idées. Pour lui, il fallait simplement que je trouve un mari qui s'occupera du reste. Cette façon simpliste de compter sur autrui me dérange et me révolte. C'est justement cette philosophie de la vie qui m'a conduite à la situation dans laquelle je me trouve aujourd'hui (Kouagou, 2012 : 102-105).

Le personnage de Tchéta, incarne une nouvelle identité qui s'oppose à celle façonnée par les hommes et maintenue par des femmes acquises à leur solde. Elle rejette la soumission de la femme à la procréation, et à être à la charge d'autrui, sans aucun pouvoir de décision. Elle déconstruit cette image tutélaire où la femme est conçue uniquement pour la satisfaction libidinale de l'homme en perpétuant sa dominance par la procréation. Le système patriarcal se voit déconstruit par cette nouvelle identité que revêt Tchéta : « Lorsque l'enfant naît et grandit, il devient un individu, seul capable de planifier sa vie, de faire d'elle ce qu'il veut » (Kouagou, 2012 : 106). Toute cette défiance à l'égard de la condition de la femme africaine, montre à suffisance que le personnage de Tchéta incarne une nouvelle identité de la femme africaine en particulier et de la femme en général, à décider d'elle-même, de sa vie, à avoir son mot à dire, et non à être pensée et réfléchi par autrui.

Tout de même, cette insoumission de l'héroïne transcende tous ses actes, mêmes les plus vils comme la prostitution qu'elle a exercée. Elle recevait tous ces hommes chez elle, au moment voulu. Elle se couchait et écartait les jambes occultant tous les préalables nécessaires à une sexualité consentie, imposant à la gent masculine son diktat, sa féminité, sa liberté, que rapporte le narrateur :

A un moment, elle s'adonna à cette activité non parce qu'elle en avait vraiment envie, mais tout simplement par habitude, par routine. Elle s'adonnait machinalement à la prostitution. Quand ses clients lui rendaient visite, elle se déshabillait, se couchait rapidement et écartait les jambes attendant impatiemment le client qui, parfois, était occupé à lui faire des préliminaires [...]. Dans son for intérieur, son souhait était de sentir ses clients la pénétrer directement dès qu'elle



écartait et que, après quelques secondes, une minute au plus, qu'ils éjaculent et terminé. (Kouagou, 2012 : 59)

Au-delà de la victimisation dont elle est sujet, elle déconstruit et décentre la dépendance des femmes qui doivent refaire leur vie en apprenant à être indépendante, à intégrer une éducation de libération de leur subordination. L'image de la femme que le narrateur projette dans le roman, montre aussi bien que certaines femmes sont des relais du maintien de leur subordination, de leur dépendance économique voire de l'impudicité des femmes à travers l'éducation qu'elles assignent à leurs enfants à l'image de la mère de Tchéta qui se sert de son enfant et la pousse à la prostitution pourvu qu'elle rapporte quelques sous. Le romancier tout en présentant l'image de la mère de Tchéta, déconstruit en suscitant une aversion du lecteur face à la description psychologique des femmes de peu de caractère, accrochées au bien matériel devenant des incapables majeurs, qui vivent comme des « Saprophytes » sous le dos des autres. Les propos de la mère de Tchéta édifient largement cette solidarité dégénérative des Africains à être dépendants à vie : « Pendant que Tchéta était préoccupé à vendre sa chair, sa maman vantait les mérites de sa fille et racontait aux gens combien elle était heureuse pour sa fille qui se trouvait à l'étranger. Ce départ pour l'Orient avait changé de fond en comble, la vie de la famille » (Kouagou, 2012 : 80). La mère de Tchéta ne se préoccupe pas de comment sa fille vit à l'étranger, mais l'important est de subvenir aux besoins de tout le monde. Le romancier en révélant la psychologie de la maman de Tchéta, qui par un rapport métonymique se substitue à celle de sa fille, présente une image de la femme fataliste, en proie à la victimisation, et correspondant à la structure sociale que lui réserve l'hégémonie masculine. A une telle image que déploie le personnage de Tchéta, la maturité et la transfiguration née des multiples expériences qu'elle a subies naît une identité nouvelle de la femme. C'est la femme économiquement indépendante. C'est cette armure que revêt l'héroïne tout en appelant toutes les femmes à s'identifier à elle au plan de l'indépendance économique ou financière. De la sorte, l'approche déconstructiviste de Derrida permet de dépasser le fixisme de la structure de la femme africaine dans l'espace romanesque par opposition à une nouvelle image ou conception, celle que déploie l'héroïne.

Bien qu'étant à la recherche de l'argent du fait de son statut de marginal, Tchéta se joue des hommes. L'acte sexuel est effectué chez elle, suivant son diktat. Elle ne se soumet pas à tout le protocole qui fonde l'acte sexuel et de surcroît, elle n'y est pas d'esprit. Elle le fait sans y croire en témoignent ses propos que nous livre le narrateur :

Quand ses clients lui rendaient visite, elle se déshabillait, se couchait rapidement et écartait les jambes attendant impatientement le client qui, parfois occupé à lui faire des préliminaires. Elle détestait attendre toute cette foutaise qui lui faisait perdre du temps. Dans son for intérieur, son souhait était de sentir ses clients la pénétrer

directement dès qu'elle écartait et que, après quelques secondes, une minute au plus, qu'ils éjaculent et terminent. Elle vaquait à cette activité sans vraiment grande conviction et sans enthousiasme. Le cœur n'y était pas (Kouagou, 2012 : 59)

Elle parvient ainsi, à décentrer la toute-puissance de l'homme qui occulte la reconnaissance de l'existence et la liberté des femmes, la lutte pour leur émancipation totale afin que la domination des hommes par les femmes qui n'est rien d'autre que la translation de la colonisation, de la suprématie des forts sur les faibles, soit déconstruite par la lutte féministe. L'héroïne, de par ses expériences, symbolise cette lutte qui déconstruit l'identité de la femme vis-à-vis d'elle-même et par rapport à la conception de la femme par l'homme.

Aussi la déconstruction s'opère dans le texte à travers une relation binaristique que le romancier tisse en prenant en compte des perspectives minoritaires qui contrastent avec des vérités apparemment universelles. De cette manière, le discours langagier du romancier crée des hiérarchies contrastantes déconstruisant l'idéologie de la domination, de l'eldorado des Emirats Arabes Unis, la raison du plus fort que le romancier déprécie suivant un jeu des tableaux derrière lesquels se cachent des nuances voire des oppositions comme : « Les nantis contre les personnes de couleur », « Hommes contre femmes », « Masculin contre féminin ». Alors, le bonheur auquel rêvent les jeunes Africains en immigrant est illusoire, chimérique. L'Eldorado qu'il soit asiatique ou européen, est un guet-apens auquel Tchéta tout comme la plupart des jeunes africains n'échappent guère à l'attrait pour fuir la misère d'Afrique comme le relate le narrateur :

Depuis quelques années, en plus de l'Europe et des États-Unis d'Amérique, le Canada et les Émirats arabes unis étaient devenus, grâce aux nombreux projets de développement réalisés les années précédentes, non seulement l'eldorado des jeunes Africains, mais aussi la nouvelle terre d'immigration des Asiatiques. Voyager dans ces pays était le rêve de plusieurs d'entre eux et le souhait le plus ardent de plusieurs familles pour leurs enfants. C'était même comme une fin en soi pour certains qui considéraient le voyage en Orient ou en Occident comme le couronnement d'un succès (Kouagou, 2012 : 17)

A ce désir effréné du bonheur construit hors de sa terre natale, le romancier présente un tableau contrastant de l'ailleurs où le prétendu paradis est déconstruit par un taux élevé de suicide, que relève la lettre d'Évelyne à Tchéta dressant un tableau sombre de l'illusion paradisiaque qui se heurte à la vision illusionniste de l'ailleurs. Le romancier procède par le mode bipartite, créant ainsi un univers fondé sur la coexistence d'état contraire déconstruisant le conditionnement de cette inconsistance de l'infériorité de la femme africaine voire l'homme de couleur face à l'illusion de la suprématie des nantis, de la raison du plus fort du moment. Ce décentrement de la domination sur des marginaux, les femmes récusent une telle idéologie de la hiérarchie établie, celle de la domination et de l'exploitation des marginaux dont l'esprit est conditionné à

l'acceptation de l'infériorité. Le renversement des hiérarchies que procède le romancier, fondé sur le principe du paradoxe, exploite également les jeux narratifs dans la déconstruction des perceptions minoritaires.

2.2. *La déconstruction narrative*

Le roman *Les Saprophytes* contrairement à la structuration classique, offre une division qui ne laisse entrevoir aucun chapitre mais une division du récit en deux épisodes. Cette structure déconstruit le paradigme de la post-modernité du récit. L'écriture romanesque de Noël Kouago apparaît alors comme un refus de la perception univoque de l'ordre moderne établi sur la prégnance de la linéarité, de la raison du plus fort, mais sur l'ouverture à une perception multiple, à une vision fondée sur un monde pluriel.

De plus, le récit dans un premier temps est raconté par un narrateur hors de la diégèse. Le narrateur étant hétérodiégétique, le niveau narratif est extradiégétique. Tout compte fait, le narrateur va démultiplier les voix narratives au point de laisser la narration être achevée par l'un des personnages, annexant ainsi au niveau narratif extradiégétique, un récit au second degré dit métadiégétique. Cet émiettement du niveau narratif, fragmente la narration en créant une dénarrativité. Dans le contexte du roman classique, de telles distorsions narratives déconstruisent la narration par une sorte de « pathologie » narrative (Genette, 1972 : 254) créant une sorte de d'effet de narrations hâtives avec pour conséquence l'inachèvement du récit. Le récit se fragmente. Du narrateur principal qui conte la vie de Tchéta, se succède à lui, l'héroïne qui s'examine elle-même donnant l'effet d'une voix penchée sur elle-même, montrant le recul ou le regard qu'elle projette sur elle-même en ces termes :

Pour rester ici et continuer à assurer mon rôle pour la famille, j'ai dû accepter certaines choses. Oh, maman, je n'en suis pas si fière, mais je devais le faire. Parce que je vous aime fort, et parce que cet amour m'a peut-être aveuglée. Je ne me rendais pas compte de ce que je faisais, maman.

Dans ce que je viens de relater, les responsabilités doivent être partagées. D'une part, je m'accuse d'avoir forcé le destin. Ainsi commence la charité bien ordonnée. Ne suis-je pas tombée dans mon propre piège en voulant prendre un raccourci vers le gain facile ? Au lieu d'aller à l'école avec le but de trouver un bon travail un jour, j'ai voulu un raccourci vers l'argent. Comme la solidarité est la devise en Afrique, je dois servir à la famille, aux amis et aux parents. Alors je dois assumer et j'assume. (Kouagou, 2012 : 96-97)

Cette texture montre comment l'héroïne prend du recul pour s'examiner créant ainsi l'effet d'une voix penchée sur elle-même. Une telle technique narrative, fragmente le récit en montrant l'espace du recul.

L'écriture fragmentaire dans le récit contemporain apparaît alors comme un refus d'un discours linéaire, d'une perception univoque. La domination de la femme, la femme objet, est remise en cause. Pour réfuter une telle vision aliénante de la



femme en général, le romancier, outre les contrastes ou la prolifération des impossibles dont recèle son roman, remet en cause les idées dominantes au sujet de la supériorité de l'homme sur la femme. Cette doxa ignore que ce système contraint la femme à la mendicité et assure un profit rentable pour les hommes. D'ailleurs le titre du roman, *Les saprophytes* est évocateur, il met en relief l'obsession des ambiguïtés du monde moderne où le problème des minorités, l'équité genre taraudent tous les esprits mais l'identité de la femme demeure altérée. Le roman de Kouagou décrit alors une humanité en crise, un univers en proie à une dislocation. C'est pourquoi le récit porte en lui les marques de la fragmentation.

En effet, le récit non seulement à travers sa structure organisationnelle et sa typographie est empreint au style fragmentaire, mais aussi en proie à une fragmentation narrative. Cette structure organisationnelle se veut une déconstruction, conférant au texte non seulement l'effet de rapiécage mais aussi l'obsession du non-dit, vers ce qui n'est pas écrit. Le fragmentaire renvoie à une situation que Françoise Susini-Anastopoulos définit. Dans son livre : *L'écriture fragmentaire. Définitions et enjeux*, elle présente le choix fragmentaire comme la conséquence d'une triple crise :

(...) le recours à la forme fragmentaire s'inscrit dans le sillage d'une triple crise aux manifestations déjà anciennes et à laquelle on peut identifier la modernité : crise de l'œuvre par la caducité des notions d'achèvement et de complétudes, crise de la totalité perçue comme impossibilité et décrétée monstrueuse et enfin crise de la généricité, qui a permis au fragment de se présenter en s'écrivant en marge de la littérature ou tangentiellement par rapport à elle, comme alternative plausible et stimulante à la désaffectation des genres traditionnels, jusqu'à s'imposer comme la matrice même du genre (1997 : 25)

Le romancier par la forme fragmentaire qui est un acte de déconstruction anticipe à l'invitation du lecteur potentiel, lui permettant d'accéder à la cocréation, faisant de ce roman, une œuvre ouverte.

De plus, la digression tout comme la dérision, sont des formes d'écritures que convoque le romancier pour déconstruire le modèle archétypal de la femme africaine vue de l'ailleurs ou perçue en Afrique. La digression ici, se prête aux propos du récit qui semblent s'écarter du sujet initial mais concourent au but que s'est fixé l'auteur ou le narrateur. Le narrateur en relatant l'apparition d'un oiseau nocturne à Tchéta, dans sa chambre aux fenêtres et porte closes et qui a également disparu au réveil de cette dernière au petit matin s'écarter du récit principal et n'a pas d'incidence directe sur ce récit principal. Le romancier semble opter pour la digression comme un procédé d'écriture. Dès lors, le récit devient un cheminement sinueux où le narrateur crée des micros récits ou des récits secondaires qui insistent sur les circonstances indirectes des faits qu'il relate.

Outre la digression, le romancier use de la dérision pour subvertir ou éclater le convenu ou le conventionnel, créant par là même, une complicité tacite à laquelle, le lecteur potentiel est convié à adhérer à l'idéologie de l'auteur. Le romancier opte pour la cause des femmes, celle de libérer ces dernières en général et en particulier la femme africaine considérée comme un objet exotique en Orient et un sous-produit en Afrique. Il se sert de l'ironie comme forme de modalité énonciative, feint de reprendre le discours scatologique dégradant pour éclater le modèle de la société moderne. En effet, les différents modèles de la société moderne qui ont érigé des lois en faveur de la parité genre n'ont réussi véritablement à combler le rêve nourri, les espérances désillusionnées par un humanisme perverti par la logique économique, prédatrice d'un cannibalisme généralisé. Le romancier, pour marquer sa désapprobation face au caractère ridicule et absurde de certains aspects de la réalité où la situation de la femme relève du tragique, de l'innommable, use de la dérision, de l'ironie, de l'antiphrase comme prétexte pour bouleverser inmanquablement les valeurs, voire les constructions routinières étouffantes et faire jaillir un nouveau possible. La dérision contient un détour par lequel, l'auteur feint l'opposé du fait réel que souligne Escarpit en ces termes : « L'ironique est celui qui, dans ses propos, diminue ou rabaisse la réalité, qui refuse d'avouer ses propres qualités, qui dissimule son savoir sous une ignorance feinte qui se retranche dans une attitude purement interrogative » (1967 : 81).

A travers la forme déconstructiviste que le romancier imprime à son récit comme style d'écriture, il se propose de réinterroger la question de la femme, la question des marginaux et remet en question les certitudes de la domination et de l'asservissement de la femme. Son œuvre au-delà d'un récit qui soulève le problème de l'immigration, scrute l'articulation entre le sexe biologique, le genre, les attributions du masculin et du féminin. Ce roman bien que projetant la femme africaine vue par le regard de l'ailleurs, réfute les explications causalistes et naturalistes comme détermination du genre et de la sexualité par le sexe biologique ou la réduction de la sexualité à des fins de reproduction. Toutefois, les rapports sociaux entre dominants et dominés, entre Blanc-he-s et Noir-e-s sont déclinés comme étant toujours des rapports sociaux de sexe, basés historiquement sur des préjugés de domination.

CONCLUSION

La femme africaine bien qu'elle soit une figure centrale dans le développement de la société africaine, son action reste effacée, sa place étriquée, malgré les luttes pour s'affranchir de la tutelle des hommes et de la pesanteur du patriarcat. Elle reste prisonnière d'un mythe d'infériorité où les hommes proclament tout haut la parité genre mais trahissent dans les faits, les espérances de rédemption d'une



société égalitaire où la femme aux fonctions multiples mère, épouse et sœur, cesse d'être sacrée. Son corps est victime de violence, de la subordination, de conditionnements psychiques et sociaux qui président à la détermination d'individus sexués. Aussi la femme africaine vue de l'extérieur est victime du regard condescendant de la supériorité des dominants sur les dominés, ceci se répercute sur tous les actes de la vie au quotidien. Somme toute, les personnages de Noël Kouagou sont des personnages « zombifiés » pour reprendre l'expression de Michel Naumann, afin de caractériser la vie de ses personnages qui relèvent d'un non-viable beaucoup plus horrible que la mort qui n'est que le non vivant. A travers l'engagement de l'héroïne dans *Les Saprophytes* pour inverser la possession de son corps et de son esprit, au despotisme corrosif de la gent masculine, se dévoile l'enfermement de la femme dans un monde phallocratique où elle ne cesse de lutter pour se soustraire de cette oppression. La théorie postcoloniale comme stratégie pour déjouer la vision phallocratique ainsi que la déconstruction comme outils de déstabilisation de l'hégémonie de la domination, sont des stratégies narratives pour corriger la cécité du monde moderne face à la dépossession de la femme, afin que réhabilitée, l'on parvienne à la construction d'une vision complémentariste entre homme et femme.

Bibliographie

- Amselle, J. L. (2008). *L'Occident décroché. Enquête sur les postcolonialismes*. Paris, Stock.
- Coussy, D. (2013). *Cent roman-monde*, Paris, Karthala, Collection Lettre du Sud
- Crenshaw, K. W. (1984). « Demarginalizing, the Intersection of Race and Sex: A Black Feminists Critique of Antidiscrimination Doctrine, feminist Theory and Antiracist Politics. », Chicaco, University of Chicago, Legal forum, p.139-167
- Demba, Z. (2018). *La migration et l'immigration dans le roman africain francophone*. Saint-Denis : Edilivre,
- Derrida, J. (1967). *De la grammatologie*. Paris : Minuit
- Diaw, A. (2018). « De la célébration à la profanation : le corps féminin dans la littérature africaine francophone ». *CODESRIA Bulletin*, no 1, Volume XLIII : pp.21-42.
- Dubost, M. (2006). *La tentation pornographique*. Paris, Ellipses.
- Escarpit, R. (1967). *L'Humour*. Coll. « Que sais-je ? », Paris, Puf (1^{ère} Éd.)



- Etoke, N. (2006). Écriture du corps féminin dans la littérature de l'Afrique francophone : taxonomie, enjeux et défis ». *CODESRIA Bulletin*, no 3 et 4, Rhode Island, USA : pp.44-47
- Genette, G. (1972). *Figures II*, Paris, Seuil.
- Kouagou, N. (2012). *Les Saprophytes*. Paris : Jets d'Encre.
- Lorde, A. (1984). *Sister Outsider, Freedom*, (CA), The Crossing Press.
- Mangeon, A. (2009). « L'engagement au féminin » in *Notre Librairie*, n°172, janvier -mars : pp. 9-189
- Mbembe, A. (2000). *De la postcolonie. Essai sur l'imagination politique dans l'Afrique contemporaine*. Paris, Karthala.
- Moura, J. M. (2013). *Littératures francophones et théorie postcoloniale*. Édition Presses Universitaires de France.
- Nagou, H. (2007). *Féminin interdit*. Paris, L'Harmattan.
- Naumann, M. (2012). *Les nouvelles voies de la littérature africaine et de la libération*. Seconde Édition. Paris : L'Harmattan.
- Naudillon, F. (2005). « Le continent noir des corps. Représentation du corps féminin chez Marie -Céline Agnant et Gizèle Pineau », n°2, volume 41, Les Presses de l'Université de Montréal
- Poché, F. (2019). «La question postcoloniale au risque de la déconstruction. Spivak et la condition des femmes » *article en ligne n°171, <https://doi.org>. pp.43-97*
- Said, E. (2000). *Réflexions sur l'exil et autres essais*. Actes sud
- Senghor, L. S. (1956). *Ethiopiennes*. Paris, Seuil.
- Susini-Anastopoulos, F., Rouart, M. F. (2008). *Le grotesque dans la littérature des XIX^{ème} et XX^{ème} siècles*. Nancy, P.U. N
- Tchassim, K. (2018). *Genre, identités et émancipation de la femme dans le roman africain francophone*. Cotonou, Christon Éditions
- Zakaria, D. (2007). « L'immigration dans le roman négro-africain »